

LACAN

LE SINTHOMÉ

11 Mai 1976

11

La dernière fois , je vous ai fait en somme la confidence que la grève ça m'arrangeait très bien; je veux dire que, comme je n'avais aucune envie de vous raconter quoi que ce soit parce que j'étais moi-même embarrassé.. Ça me serait très facile de trouver un autre prétexte, le prétexte que ça ne marche pas par exemple (la sono) , non pas que cette fois-ci je n'aie pas quelques choses à vous dire. Mais enfin il est certain que la dernière fois j'étais trop empêtré là entre mes noeuds et Joyce pour que j'eusse la moindre envie de vous en parler. J'étais embarrassé. Maintenant je le suis un peu moins parce que comme ça j'ai cru trouver des trucs, enfin des trucs transmissibles. Je suis évidemment plutôt actif, je veux dire que ça me provoque, la difficulté, de sorte que pendant tous mes week-end je m'acharne à me casser la tête sur quelque chose qui ne va pas de soi. Il ne va pas de soi que j'aie trouvé ce qu'on appelle enfin le prétendu noeud borroméen et que j'essaie de forcer les choses en somme , parce que Joyce ,il n'avait aucune espèce d'idée du noeud borroméen. Ce n'est qu'il n'ait pas fait usage du cercle et de la croix. On ne parle que de ça même et un nommé Clive Heart qui est un esprit éminent qui s'est consacré à commenter Joyce, en fait grand état de cet usage du cercle et de la croix , en fait grand usage dans le livre qu'il a intitulé lui-même " Structure in James Joyce " et tout spécialement à propos de "Finnegans Wake".

Alors la première chose que je peux vous dire, c'est ceci: c'est que l'expression "faut l'faire" a un style de maintenant, je veux qu'on ne l'a jamais autant dit et ça se loge tout naturellement dans la fabrication de ce noeud: il faut le faire. Il faut le faire, ça veut dire quoi? Ça se réduit à l'écrire. Ce qu'il y a de frappant , de curieux, c'est que ce noeud comme ça que je qualifie de borroméen - vous devez savoir pourquoi - est un appui à la pensée. C'est ce que je ne permettrai d'illustrer du terme qu'il faut que j'écrive, : "appui à l'appensée" , ça permet d'écrire autrement "la pensée". C'est un appui à la pensée qui justifie l'écriture que je viens de vous mettre là sur cette petite feuille de papier blanc, c'est un appui à la pensée, à l'"appensée; mais c'est curieux qu'il la faille "cette appui", si je puis

m'exprimer ainsi, c'est curieux qu'il faille l'écrire pour en tirer quelque chose parce qu'il est tout à fait manifeste que ça n'est pas facile de se représenter cette chaîne, puisqu'il s'agit en réalité, non pas d'un noeud, mais d'une chaîne - cette chaîne borroméenne, ce n'est pas facile de la voir fonctionner rien qu'à la pensée - cette fois-ci en coupant le terme, en coupant le "la" de pensée. Ce n'est pas facile, même pour le plus simple, et c'est bien en quoi ce noeud porte quelque chose avec lui. Il faut l'écrire pour voir comment ça fonctionne, ce noeud bo. Ça fait penser à quelque chose qui est évoqué quelque part dans Joyce où "sur le mont Nebo la loi nous fut donnée".

Une écriture donc est un faire qui donne support à la pensée. A vrai dire, le "noeud bo." en question change complètement le sens de l'écriture. Ça donne à ladite écriture, ça donne une autonomie et c'est une autonomie d'autant plus remarquable qu'il y a une autre écriture qui est celle sur laquelle Derrida a insisté, c'est à savoir celle qui résulte de ce qu'on pourrait appeler une précipitation du signifiant. Derrida a insisté, mais il est tout à fait clair que je lui ai montré la voie, parce que le fait que je n'aie pas trouvé d'autre façon de supporter le signifiant que de l'écrire S est déjà une suffisante indication. Mais ce qui reste, c'est que le signifiant, c'est-à-dire ce qui se module dans la voix, n'a rien à faire avec l'écriture. C'est en tout cas ce que démontre parfaitement mon "noeud bo.". Ça change le sens de l'écriture, ça montre qu'il y a quelque chose à quoi on peut accrocher des signifiants, et on les accroche comment, ces signifiants? Par l'intermédiaire de ce que j'appelle "dit-mention" - là aussi parce que je ne suis pas du tout sûr que ça ne vous ait pas échappé, c'est comme ça que je l'écris: mention du dit. Ça a un avantage, cette façon d'écrire, c'est que ça permet de prolonger "mention" en "mensionge" et que ça indique que le dit n'est pas du tout forcément vrai. Voilà.

Autrement dit, le dit qui résulte de ce qu'on appelle la philosophie n'est pas satisfaisant sans un certain manque, manque à quoi j'essaie - j'essaie... de suppléer par ce recours à ce qui ne peut dans le "noeud bo." que s'écrire, ce qui ne peut que s'écrire pour qu'on en tire un parti. Il n'en reste pas que ce qu'il y a de φ dans le "philo", le "philo" qui commence le mot philosophie, ce qu'il y a de τ peut prendre un poids: c'est le temps en tant que pensé, - pensé, non pas la pensée, mais le temps pensé. Le temps pensé, c'est la $\varphi \lambda \alpha$. Et ce que je permets d'avancer, c'est que

l'écriture dans l'occasion change le sens, le mode de ce qui est en jeu, et ce qui est en jeu, c'est cette $\Psi_{\lambda\alpha}$ de la sagesse. La sagesse, qu'est-ce que c'est? C'est ce qui n'est pas très facile à supporter autrement que de l'écriture du "noeud bo." elle-même. De sorte qu'en somme - pardonnez à mon infatuation - ce que je fais, ce que j'essaie de faire avec mon "noeud bo.", ça n'est rien de moins que la première philosophie qui me paraisse se supporter. La seule introduction de ces "noeuds bo.", de l'idée qu'ils supportent un os en somme; un os qui suggère, si je puis dire, suffisamment quelque chose que j'appellerai dans cette occasion "os-bjet", qui est bien ce qui caractérise la lettre dont je l'accompagne, cet "os-bjet", la lettre a; et si je le réduis, cet "os-bjet", à ce a, c'est précisément pour marquer que la lettre en l'occasion ne fait que témoigner de l'intrusion d'une écriture comme autre - comme "autre" avec précisément un petit a. L'écriture en question vient d'ailleurs que du signifiant. Ça n'est quand même pas d'hier que je me suis intéressé à cette affaire de l'écriture, que j'ai en somme promue la première fois que j'ai parlé du trait unaire, "einziger Zug" dans Freud. J'ai donné du fait du noeud borroméen un autre support à ce trait unaire, un autre support que je ne vous ai pas encore sorti, que dans mes notes j'écris DI. DI, ce sont des initiales et ça veut dire droite infinie. La droite infinie en question, - ça n'est pas la première fois que vous m'entendez en parler - c'est quelque chose que je caractérise de son équivalence au cercle; c'est le principe du noeud borroméen: c'est qu'en combinant deux droites avec le cercle, on a l'essentiel du noeud borroméen. Pourquoi est-ce que la droite infinie a cette vertu, cette qualité? C'est parce que c'est la meilleure illustration du trou. La topologie nous indique que dans un cercle il y a un trou au milieu et même qu'on se met à rêver sur ce qui en fait le centre, ce qui se prolonge dans toutes sortes d'effets de vocabulaire; le centre nerveux par exemple dont personne ne sait bien exactement ce que ça veut dire; la droite infinie a pour vertu d'avoir le trou tout autour. C'est le support le plus simple du trou.

Alors qu'est-ce que ceci nous donne à nous référer à la pratique? C'est que l'homme - et non pas Dieu - est un composé trinitaire de ce qu'on appellerons élément. Qu'est-ce qu'un élément? Un élément, c'est ce qui fait Un, autrement dit le trait unaire. Ce qui fait Un d'une part et ce qui, du fait de faire Un, amorce la substitution. La caractéristique d'un élément, c'est

qu'on procède à leur combinatoire. Alors Réel, Imaginaire et Symbolique, ça vaut bien après tout, me semble-t-il, l'autre triade dont, à entendre Aristote, on nous faisait le jus de composer l'homme, à savoir

νοῦς - ψυχή - σῶμα

ou encore volonté, intelligence, affectivité. Voilà.

Ce que j'essaie d'introduire avec cette écriture, ça n'est rien moins que ce que j'appellerai une logique de sac et de corde, parce qu'évidemment il y a le sac dont le mythe, si je puis dire, consiste dans la sphère. Mais personne, semble-t-il, n'a suffisamment réfléchi aux conséquences de l'introduction de la corde et que ce que la corde prouve, c'est qu'un sac n'est clos qu'à le ficeler et que dans toute sphère il nous faut bien imaginer quelque chose qui bien sûr est en chaque point de la sphère et qui la noue, cette chose dans laquelle on souffle, qui la noue d'une corde.

Les gens écrivent leurs souvenirs d'enfance. Ça a des conséquences: c'est le passage d'une écriture à une autre écriture. Je vous parlerai dans un moment des souvenirs d'enfance de Joyce, parce qu'évidemment il me faut montrer en quoi cette logique dite de sac et de corde est quelque chose qui peut nous aider à comprendre comment Joyce a fonctionné comme écrivain.

La psychanalyse, c'est autre chose. La psychanalyse passe par un certain nombre d'énoncés. Il n'est pas dit que la psychanalyse mette dans la voie d'écrire. C'est bien ce que je suis en train de vous imposer par mon langage: c'est que ça mérite d'y regarder à deux fois quand on vient demander, au nom de je ne sais quelle inhibition, d'être mis en posture d'écrire. J'y regarde, quant à moi, à deux fois quand ça m'arrive comme à tout le monde - on vient me demander ça, de lever je ne sais quelle inhibition d'écrire, parce que c'est pas du tout tranché qu'avec la psychanalyse on y arrivera. Ceci suppose une investigation à proprement parler de ce que ça signifie d'écrire. Et très précisément ce que je vais vous suggérer aujourd'hui concerne Joyce. Il m'est venu comme ça dans la boule, la boule qui dans l'occasion est loin d'être sphérique puisqu'elle se rattache à tout ce qu'on sait, il m'est venu comme ça dans la boule que Joyce, c'est quelque chose qui lui est arrivé par une voie dont, moi, je crois pouvoir rendre compte, quelque chose qui lui est arrivé et qui fait que chez lui ce qu'on appelle comme ça couramment l'ego a joué un tout autre rôle que le rôle simple - qu'on s'imagine simple - que

le rôle simple qu'il joue dans le commun de ce qu'on appelle mortel - mortel, à juste titre - l'ego chez lui a rempli une fonction dont bien sûr je ne peux rendre compte que par mon mode d'écriture. Ce qui m'a mis sur la voie vaut quand même un peu la peine d'être signalé, c'est ceci: c'est que l'écriture est tout à fait essentielle à son ego et il l'a illustré quand, dans une rencontre avec je ne sais plus quel jean-foutre qui venait l'interviewer - je n'ai pas retrouvé le nom, non pas que je ne l'aie pas cherché, mais c'est un épisode bien connu; il est peut-être dans Gormann, je ne l'ai pas retrouvé dans Ellmann qui est sûrement la meilleure, la plus soigneuse des biographies de Joyce, je ne l'ai pas retrouvé, non pas que ça n'y soit sûrement pas, c'est parce que je n'ai pas eu le temps, ce matin, de le rechercher - il s'agit de quelque chose dont un quelconque des biographes de Joyce fait état: quelqu'un un jour est venu le voir et lui a demandé de parler de ce qui concernait une certaine image; c'était une image qui reproduisait un aspect de la ville de Cork. Alors Joyce qui savait où attendre son type au tournant lui a répondu que c'était Cork; à quoi le type a dit: " Mais c'est bien évident que je sais ce que c'est, un aspect de la grand'place disons de Cork, je la reconnais. Mais qu'est-ce qui encadre? " ; à quoi Joyce, qui l'attendait au tournant, lui a répondu: " Cork", c'est-à-dire ce qui veut dire traduit en français: du liège. Ceci est donné comme illustration du fait que dans Joyce, dans ce qu'il écrit, il en passe toujours - il suffit de lire le petit tableau qu'il a donné de "Ulysses", qu'il a donné à Stuart Gilbert, qu'il a donné aussi quoiqu'un peu différent à Linati, qu'il a donné à quelques autres, qu'il a donné à Valéry Larbaud - c'est que dans chacune des choses qu'il ramasse, qu'il raconte pour en faire cette oeuvre d'art qu'est "Ulysses", dans chacune de ces choses, l'encadrement a toujours au minimum, avec ce qu'il est sensé raconter comme rapport à une image, a toujours un rapport, au moins d'homonymie. Que chacun des chapitres d'Ulysse se veuille être supporté d'un certain mode d'encadrement qui dans l'occasion est appelé "dialectique" par exemple, ou "rhétorique", ou "théologie", c'est bien ce qui est pour lui lié à l'étoffe même de ce qu'il raconte. Et alors ceci bien sûr n'est pas sans évoquer mes petits ronds qui eux aussi sont le support de quelque encadrement .

La question est la suivante: qu'est-ce qui se passe , quand par suite d'une faute conditionnée pas uniquement par le hasard, car ce que nous apprend la psychanalyse, c'est qu'une faute ne se produit jamais par hasard,

qu'il y a derrière tout lapsus, pour appeler ça par son nom, une finalité signifiante, à savoir que la fante tend, s'il y a un inconscient, à vouloir exprimer quelque chose, non pas seulement que le sujet sait puisque le sujet réside - c'est ce que je vous ai exprimé en son temps par le rapport d'un signifiant à un autre signifiant - le sujet réside dans cette division même, que c'est la vie du langage, vie pour le langage étant tout autre chose que ce qu'on appelle simplement vie, que ce qui signifie mort pour le support somatique a tout autant de place dans ces pulsions qui relèvent de ce que je viens d'appeler "vie du langage".

Ces pulsions en question relèvent du rapport au corps et le rapport au corps n'est chez aucun homme un rapport simple. Outre que le corps a des trous, c'est même, au dire de Freud, ce qui aurait dû mettre l'homme sur la voie de ces trous abstraits - parce que ceci c'est abstrait - de ces trous abstraits qui concernent l'énonciation de quoi que ce soit. Et alors le quelque chose qui est en somme suggéré par cette référence, c'est qu'il faut essayer de se débarrasser d'une idée essentiellement confuse qui est l'idée d'éternité. C'est une idée qui ne s'attache qu'au temps pensé, ~~le~~ dont je parlais tout à l'heure. On pense-et il arrive même qu'on en parle à tort et à travers - on pense un amour éternel. On ne sait vraiment pas ce qu'on dit ! Est-ce qu'on entend par là l'autre vie, si je puis m'exprimer ainsi ? Vous voyez comment tout s'engage et où en somme cette idée d'éternité, dont personne ne sait ce que c'est, cette idée d'éternité vous mène ! Voilà.

non Pour ce qui est de Joyce, je voudrais, j'aurais pu vous lire à l'occasion, mais enfin sachez que ça existe et que vous pouvez le lire^o très facilement en français parce qu'il y a eu une traduction du "Portrait of the artist as a young man", portrait non pas "of the artist" - car j'ai fait là naturellement un lapsus - "of an artist", portrait d'un artiste comme un jeune homme - il y a une confidence que nous fait Joyce qui concerne ceci : c'est qu'à propos de Tennyson, de Byron, enfin de choses qui se référaient à des poètes, il s'est trouvé que des camarades l'ont ficelé à une barrière non pas quelconque - elle était même en fil de fer barbelé - et lui ont donné, à lui Joyce, James Joyce... Le camarade qui dirigeait toute l'aventure était un nommé Heron, ce qui n'est pas un terme tout à fait indifférent : c'est l'ἔπος ; cet ἔπος l'a donc battu pendant un certain temps aidé bien sûr de quelques autres camarades et après l'aventure Joyce s'interroge sur ce qui a fait que, passée la chose, il

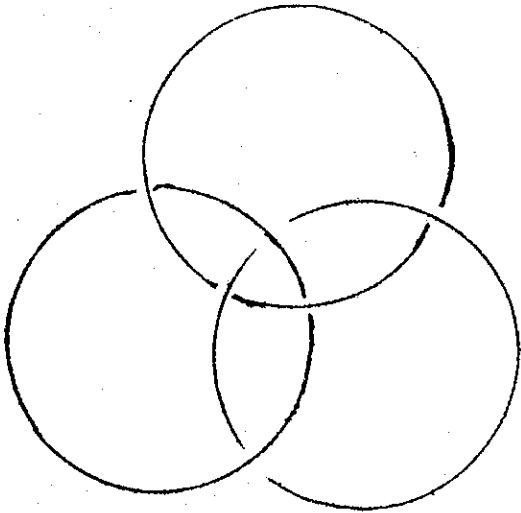
^o A portrait of the artist as a young man , p. 82 (Viking)
Dedalus , p. 124 (Gallimard, Folio)

ne lui en voulait pas. Joyce s'exprime d'une façon - on peut l'attendre de lui - très pertinente, je veux dire qu'il métaphorise quelque chose qui n'est rien de moins que son rapport à son corps. Il constate que toute l'affaire s'est évacuée, il s'exprime lui-même en disant que c'est comme une pelure. Qu'est-ce que ceci nous indique? Ça nous indique que ce quelque chose de déjà si imparfait chez tous les êtres humains, le rapport au corps - qui est-ce qui sait ce qui se passe dans son corps? - il est clair que c'est bien quelque chose qui est extraordinairement suggestif et qui même pour certains est le sens qu'ils donnent - c'est certains, ces certains en question - est le sens qu'ils donnent à l'inconscient. Mais s'il y a quelque chose que j'ai depuis l'origine articulé avec soin, c'est très précisément ceci: c'est que l'inconscient ça n'a rien à faire avec le fait qu'on ignore des tas de choses quant à son propre corps et que ce qu'on sait est d'une toute autre nature. On sait des choses qui relèvent du signifiant. L'ancienne notion de l'inconscient, de l'Unbekannte, c'était précisément quelque chose qui prenait appui de notre ignorance de ce qui se passe dans notre corps. Mais l'inconscient de Freud - c'est quelque chose qui vaut la peine d'être énoncé à cette occasion -, c'est justement ce que j'ai dit, à savoir le rapport qu'il y a entre un corps qui nous est étranger et quelque chose qui fait cercle, voire droite infinie, qui de toutes façons sont l'un à l'autre équivalents, quelque chose qui est l'inconscient.

Alors quel sens donner à ce dont Joyce témoigne, à savoir que ce n'est pas simplement le rapport à son corps, c'est, si je puis dire, la psychologie de ce rapport, car après tout la psychologie n'est pas autre chose que ça, à savoir cette image confuse que nous avons de notre propre corps. Mais cette image confuse n'est pas sans comporter - appelons ça comme ça s'appelle - des affects, à savoir qu'à s'imaginer justement ça, ce rapport psychique, il y a quelque chose de psychique qui s'affecte, qui réagit, qui n'est pas détaché, comme Joyce en témoigne après avoir reçu les coups de bâton de ses 4 ou 5 camarades, il y a quelque chose qui ne demande qu'à s'en aller, qu'à lâcher comme une pelure. C'est là quelque chose de frappant qu'il y ait des gens qui n'aient pas d'affect à la violence subie corporellement. Il y a là une sorte de chose qui d'ailleurs est ambiguë; ça lui a peut-être fait plaisir; le masochisme n'est pas du tout exclu des possibilités de stimulation sexuelle de Joyce, il y a assez insisté concernant Bloom. Mais je dirai que ce qui est

plutôt frappant, ce sont les métaphores qu'il emploie, à savoir le détachement de quelque chose comme une pelure. Il n'a pas joui cette fois-là, il s'est... , il a eu - c'est quelque chose qui vaut psychologiquement - il a eu une réaction de dégoût et ce dégoût concerne son propre corps en somme. C'est comme quelqu'un qui met entre parenthèses, qui chasse le mauvais souvenir. C'est ça ce dont il s'agit. Ceci est tout à fait laissé comme possibilité de rapport à son propre corps comme étranger. Et c'est bien ce qu'exprime le fait de l'usage du verbe "avoir": son corps, on l'a, on ne l'est à aucun degré et c'est ce qui fait croire à l'âme, à la suite de quoi il n'y a pas de raison de s'arrêter et on pense aussi qu'on a une âme, ce qui est un comble

Cette forme du "laisser tomber", du "laisser tomber" du rapport au corps propre, est tout à fait suspecte pour un analyste. Cette idée de soi, de soi comme corps, a quelque chose qui a un poids. C'est ça qu'on appelle l'ego. Si l'ego est dit narcissique, c'est bien parce qu'il y a quelque chose à un certain niveau qui supporte le corps comme image. Mais est-ce que dans le cas de Joyce le fait que cette image dans l'occasion ne soit pas intéressée, est-ce que ce n'est pas ça qui signe que l'ego a une fonction dans cette occasion toute particulière? Comment écrire cela dans mon "noeud bo"?

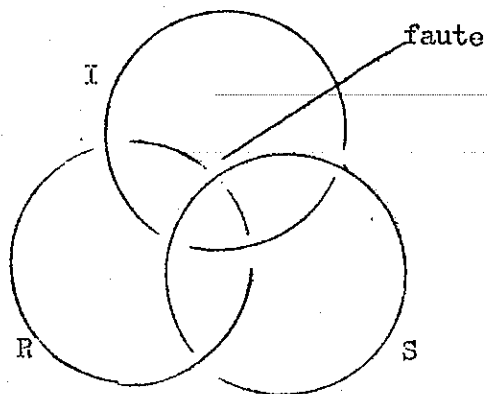


Alors là je trace, je franchis quelque chose dont il n'est pas forcé que vous le suiviez. Jusqu'où va, si je puis dire, la "père-version" dont vous savez comment je l'écris? Le "noeud bo", c'est ça : c'est la sanction du fait que Freud fait tout tenir sur la fonction du père. Le "noeud bo" n'est que la traduction de ceci: c'est que, comme on me le rappelait hier soir, l'amour, et par-dessus le marché l'amour qu'on peut qualifier d'éternel, c'est ce qui se rapporte à la fonction du père, qui s'adresse à lui au nom de ceci que le père est le porteur de la castration. C'est ce que Freud au moins avance

dans "Totem et tabou", à savoir dans la référence à la première horde; c'est dans la mesure où les fils sont privés de femmes qu'ils aiment le père. C'est en effet quelque chose de tout à fait singulier et ahurissant et que seule sanc-

tionne l'intuition de Freud. Mais à cette intuition, j'essaie de donner un autre corps, précisément dans mon "noeud bo" qui est si bien fait pour évoquer le mont Nebo ou comme on dit la Loi, la Loi qui n'a absolument rien à faire avec les lois du monde réel, les lois du monde réel étant une question qui reste toute entière ouverte; la Loi dans l'occasion est simplement la loi de l'amour, c'est-à-dire la perversion.

C'est très curieux qu'apprendre à écrire, à écrire tout au moins mon "noeud bo", serve à quelque chose. Et ce dont je vais tout de suite l'illustrer est ceci: supposez qu'il y ait quelque part, nommément là, une erreur,

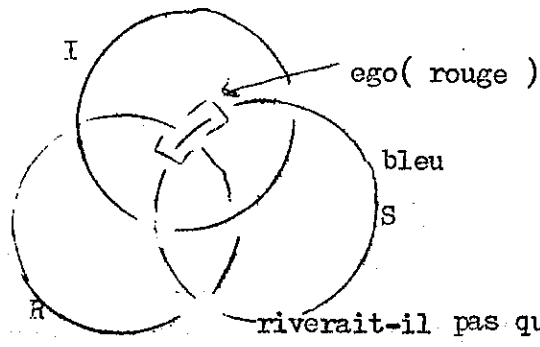


à savoir que l'écriture fasse ici une faute, qu'est-ce qu'il en résulte? Que le noeud borroméen a cet aspect, c'est-à-dire, comme vous ne l'auriez certainement pas imaginé à prendre les choses comme ça de nature, d'imaginaire, c'est-à-dire que, comme vous le voyez, le rond I qui est là n'a plus qu'à foutre le camp. Il glisse; il glisse exactement comme ce que Joyce ressent après avoir reçu sa raclée; il glisse, le rapport imaginaire n'a pas lieu.

Il n'a pas lieu dans ce cas et ceci laisse à

penser que si Joyce s'est tellement intéressé à la perversion, c'était peut-être pour autre chose. Peut-être qu'après tout la raclée, ça le dégoûtait: c'était peut-être pas un vrai pervers. Parce qu'il faut bien tâcher de s'imaginer pourquoi Joyce est si illisible. S'il est illisible, c'est peut-être parce qu'il n'évoque en nous aucune sympathie. Mais est-ce que quelque chose ne pourrait pas être suggéré dans notre affaire par le fait - par contre patent - qu'il a un ego d'une toute autre nature que celle qui ne fonctionne pas précisément au moment de sa révolte, qui ne fonctionne pas tout de suite tout/juste après la dite révolte. Car il arrive à se dégager - c'est un fait -, mais après ça je dirai qu'il n'en garde plus aucune reconnaissance à qui que ce soit, d'avoir reçu cette raclée.

Et alors ce que je suggère, c'est ceci: c'est que - c'est pas compliqué à voir - supposez qu'ici - je le marque bien là pour montrer qu'il passe par-dessus - supposez que la correction de cette erreur, de cette faute, de ce lapsus dont après tout il n'y a rien de plus commun à imaginer: pourquoi ça n'ar-



riverait-il pas qu'un noeud ne soit pas borroméen, que ça rate? J'ai dix mille fois fait des erreurs au tableau en le dessinant. Voilà exactement ce qui se passe et où j'incarne ici l'ego comme correcteur de ce rapport manquant, de ce qui ne noue pas borroméennement à ce qui fait noeud de Réel et d'Inconscient dans le cas de Joyce.

Par cet artifice d'écriture, je dirai que se restitue le noeud borroméen. Vous le voyez, ce n'est pas d'une face du noeud borroméen qu'il s'agit, c'est d'un fil. La différence entre la géométrie commune qui est celle d'où sort le mot face - la géométrie, c'est des choses qui jouent sur les faces, les polyèdres, c'est tout plein de faces, d'arrêtes et de sommets - mais le noeud qui est chaîne dans l'occasion nous introduit à une toute autre dimension dont je dirai qu'à la différence de l'évidence de la face géométrique, c'est évidé. Et justement parce que c'est évidé, ça n'est pas évident.

Il y a quelqu'un qui dans un temps m'a interpellé: pourquoi est-ce qu'il ne dit pas le vrai sur le vrai? Je ne dis pas le vrai sur le vrai parce que dire le vrai sur le vrai, c'est dire: c'est un mensonge. Le vrai "in-tensionnel" - vous me permettez d'écrire ici l'"in-tension", j'ai déjà distingué "in-tension" du mot ex-tension - le vrai "in-tensionnel" - écrit comme ça - ça peut de temps en temps toucher à quelque chose de réel; mais ça, pour le coup, c'est par hasard. On n'imagine pas à quel point on fait de ratés dans l'écriture. Le lapsus calami n'est pas premier par rapport au lapsus linguae, mais ça peut être conçu comme touchant au Réel. Je sais bien que mon noeud est ce par quoi ^{et} / ^{ce, par quoi} / ^{s'} introduit le Réel comme tel. Il ne faut pas se frapper: ça ne va pas tellement loin. Il n'y a que moi qui en ait le maniement. Autant en faire usage puisque ça me sert à vous expliquer quelque chose. On peut bien tolérer - puisque c'est ça la situation où vous êtes - que je folâtre avec mes faibles moyens. Mais c'est une façon d'articuler précisément ceci que toute sexualité humaine est perverse, si nous suivons bien ce que dit Freud. Il n'a jamais réussi à concevoir la dite sexualité autrement que perverse et c'est bien en quoi j'interroge ce que j'appellerai la fécondité de la psychanalyse. Vous m'avez entendu très souvent énoncer ceci que la psychanalyse n'a même pas été foutue d'inventer une nouvelle perversion. C'est triste parce qu'après tout si la perversion c'est l'essence de l'homme, quelle infécondité dans cette pratique

Eh bien, je pense que grâce à Joyce nous touchons quelque chose à quoi je

n'avais pas songé - je n'y avais passongé tout de suite, mais ça m'est venu avec le temps, - ça m'est venu avec le temps à considérer le texte de Joyce, la façon dont c'est fait: c'est fait tout à fait comme un noeud borroméen et ce qui frappe, c'est qu'il n'y avait qu'à lui que ça échappait, à savoir qu'il n'y a pas trace dans toute son oeuvre de quelque chose qui y ressemble. Mais ça me semble plutôt un signe d'authenticité. Si je me suis arrêté à ceci, c'est que ce qui frappe, quand on lit ce texte et surtout ses commentateurs, c'est que le nombre d'énigmes que Joyce, son texte, contient, c'est quelque chose, non seulement qui foisonne, mais on peut dire sur lequel il a joué, sachant très bien qu'il y aurait des joyciens pendant deux ou trois cent ans. Ces gens sont uniquement occupés à résoudre les énigmes, à savoir au minimum pourquoi Joyce a mis ça là. Ils trouvent naturellement toujours une raison: il a mis ça là parce qu'il y a juste après un autre mot; enfin c'est exactement comme dans mes histoires d'"os-bjet", de "mensionge" et de "dit-mension" et toute la suite. Moi, il y a des raisons, je veux exprimer quelque chose, j'équivoque. Mais avec Joyce on y perd toujours ce que je pourrais appeler son latin, d'autant plus que le latin, il en connaissait un bout

Alors l'énigme, heureusement comme ça dans un temps, je m'y suis intéressé. J'ai écrit ça E^e comme ça, E, un grand E, il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé - et l'énigme consiste en le rapport du grand E au petit e, à savoir de pourquoi, diable, un tel énoncé a-t-il été prononcé. C'est une affaire d'énonciation et l'énonciation, c'est l'énigme. L'énigme portée à la puissance de l'écriture est quelque chose qui vaut la peine qu'on s'y arrête. Est-ce que ça ne serait pas là la conséquence de ce raboutage si mal fait d'un ego de fonction énigmatique, de fonction réparatoire?

schéma p.10

Que Joyce soit l'écrivain par excellence de l'énigme, c'est ce que je vous incite - j'aurais pu vous en citer vingt exemples s'il n'était pas si tard - mais je vous conseille d'aller le vérifier. Ulysse en traduction française, ça existe, ça se trouve chez Gallimard, si vous n'avez pas le vieux volume du temps de Sylvia Beach.

Je vais quand même pointer quelques petites choses qui me paraissent notables avant de vous quitter. Il faut bien que vous réalisiez que ce que je vous ai dit des rapports de l'homme à son corps qui tient tout entier, - ce que je vous ai dit - dans le fait que l'homme dit que le corps - son

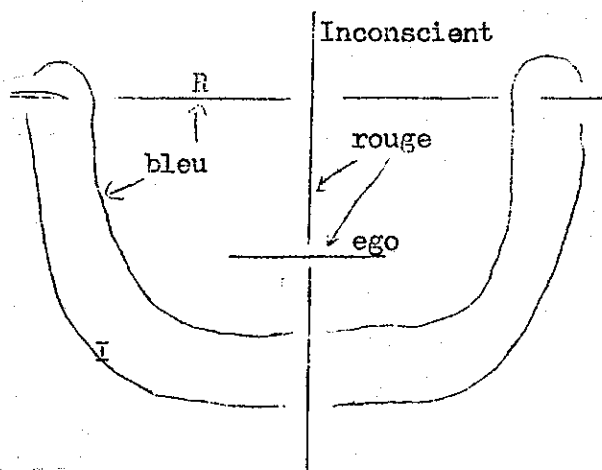
corps - il l'a. Déjà dire "son", c'est dire qu'il le possède, qu'il le possède comme un meuble bien entendu, et que ça n'a rien à faire avec quoi que ce soit qui permette de définir strictement le sujet. Le sujet ne se définit d'une façon correcte que de ce qui fait qu'un sujet est un signifiant en tant qu'il est représenté auprès d'un autre signifiant.

Je voudrais aussi vous dire quelque chose qui pourrait peut-être quand même freiner un tout petit peu ce qui fait gouffre dans ce qui nous est permis de serrer, par l'usage de ce noeud borroméen, de cette perversion. Il y a quelque chose quand même dont on est tout à fait surpris que ça ne serve pas plus, non pas au corps, mais que ça ne serve pas plus le corps comme tel: c'est la ^{danse} / Ca permettrait d'écrire un peu différemment le terme de "condensation". Vous voyez que je me livre à l'occasion à...

Oui. Le Réel est-il droit? C'est bien ce dont je voudrais aujourd'hui poser la question devant vous. Je voudrais aussi vous faire remarquer que dans la théorie de Freud le Réel n'a rien à faire avec le monde. Parce que ce qu'il nous explique dans quelque chose qui concerne précisément l'ego, à savoir le Lust-Ich, c'est qu'il y a une étape de narcissisme primaire et que ce narcissisme primaire se caractérise de ceci, non pas qu'il n'y ait pas de sujet, mais qu'il n'y a pas de rapport de l'intérieur à l'extérieur. J'aurai sûrement à y revenir, je ne dis pas forcément devant vous parce qu'après tout je n'ai aucune espèce de certitude à l'heure actuelle que l'année prochaine je posséderai encore cet amphithéâtre. Mais supposez que je trouve quelque part un endroit de 70 mètres carrés, eh bien ça fera la place pour huit personnes en me comptant moi. Et c'est le meilleur de ce que je souhaite.

Il faudrait encore que je dise quelques mots - je les avais préparés - quelques mots de l'"Epiphanie", la fameuse Epiphanie de Joyce, que vous rencontrerez à tous les tournants, l'Epiphanie dont je vous prie de contrôler ceci : c'est que quand il en donne une liste, toutes ces Epiphanies sont toujours caractérisées de la même chose et qui est très précisément ceci: la conséquence qui résulte de cette erreur, à savoir que l'inconscient est lié au Réel. Chose fantastique, Joyce lui-même n'en parle pas autrement. C'est tout à fait lisible dans Joyce que l'Epiphanie, c'est là ce qui fait que grâce à la faute Inconscient et Réel se nouent.

Il y a quelque chose - j'ai été aujourd'hui un peu lent, mais c'est parce que je voulais me faire entendre - il y a quelque chose que je veux quand même vous dessiner ici. Si vous savez un peu ce que veut dire un noeud borroméen, je vous indique ceci: c'est que, si ici c'est l'ego tel que je vous l'ai dessiné tout à l'heure, nous^{vous} trouvons en posture de voir se reconstituer strictement le noeud borroméen sous la forme suivante: ici c'est le Réel; ici



c'est l'Imaginaire; ici c'est l'Inconscient et ici c'est l'ego de Joyce. Vous pouvez facilement voir sur ce schéma que la rupture de l'ego libère le rapport imaginaire. C'est facile en effet d'imaginer que l'Imaginaire foutra le camp par ici si l'Inconscient, comme c'est le cas, le permet et il le permet incontestablement.

Voilà les quelques indications que je voulais vous dire pour cette dernière séance. On pense contre un signifiant. - c'est le sens que j'ai donné au mot de l'"appensé" - on s'appuie contre un signifiant pour penser.

Voilà, je vous libère.

F I H